

La lecture occupait presque exclusivement ses loisirs prolongés, et, chose singulière chez cet homme prosaïque et froid, il ne lisait que des romans.

Aucun cabinet de lecture n'existant à Marsay, il dépensait une somme considérable, relativement à ses habitudes, pour faire venir chaque mois une caisse de livres. Les plus invraisemblables, les plus mouvementés, les plus passionnés même, étaient ceux qui lui plaisaient davantage. Il s'intéressait avec une ardeur fébrile à ce monde fantaisiste, il vivait pendant les trois quarts de la journée avec les princesses, les duchesses, les millionnaires de ses romans, dévorant les détails de ce luxe qu'il haïssait dans la réalité, s'attendrissant sur les malheurs d'une héroïne persécutée, d'un talent méconnu ou d'une âme incomprise, alors qu'il montrait pour les comforts de la vie matérielle la plus stoïque indifférence, se privait de toutes les jouissances, et restait sourd et aveugle devant les douleurs réelles, — voire même la faim et la misère de ceux qui l'imploraient.

Un certain froncement de sourcils accueillit l'arrivée de Gabrielle. Il déposa à regret sur la table les pages émouvantes qui racontaient le suicide d'une jeune marquise ruinée, et attacha un regard peu bienveillant sur la gracieuse apparition qui, cependant, avait soudain rempli son vieux salon de je ne sais quel parfum de jeunesse.

— Je vous dérange, mon oncle ? dit la jeune fille, légèrement intimidée.

M. Bausset fit un geste équivoque qui, à la grande rigueur, pouvait passer pour une dénégation, et indiqua silencieusement un siège à la visiteuse.

— Je crains de vous avoir dérangé, reprit celle-ci avec effort, voyant qu'il ne rompait point le silence.

— As-tu quelque chose à me dire ? demanda-t-il enfin, d'une voix sèche et métallique.

— Oui, mon oncle... J'ai été très-émue, très-chagrine, en apprenant, hier au soir, la triste situation d'une de nos parentes...

M. Bausset se redressa, et, par un geste machinal, croisa sur sa poitrine son ample robe de chambre.

— Elle est sans place, sans ressources, obligée d'accepter les secours d'autrui... reprit Gabrielle d'un ton plus pressant.

Il gardait un silence, bien que semblait attendre avec une politesse indifférente le reste de la phrase.

— C'est Andrée Bausset, la fille de votre cousin Jules, dit-elle enfin, essayant de dominer une sensation de découragement.

— Eh bien ? demanda-t-il sèchement.

— J'avais pensé... j'avais espéré...

— Quoi ? reprit-il d'une voix cassante.

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

— Vous me rendez ma tâche pénible, mon oncle, dit-elle avec émotion. Il est cependant déjà assez dur de demander, même quand il s'agit des autres.

— Si tu es en relations avec ta cousine, répondit-il froidement, tu dois savoir que je l'ai aidée une fois, en la prévenant que je ne recommencerais pas.

— Elle ne m'a pas écrit.

— Comment alors connais-tu si bien son prétendu dénue-

ment ?

— Les amis qui l'ont recueillie l'ont appris à M. Varey, le percepteur.

— Ah !... tout à fait un hasard !... Elle ne s'abaîsserait pas elle-même à une demande, mais elle est bien aise que d'autres la fassent pour elle !

Gabrielle rougit légèrement, mais reprit avec douceur.

— Vous n'êtes pas bienveillant, mon oncle. Qu'importe de quelle manière cette triste communication nous est parvenue ? Il n'en est pas moins vrai que ma cousine reçoit en ce moment l'aumône d'étrangers.

— Aumône pour aumône, murmura ironiquement M. Bausset, je lui suis encore plus étranger que ses amis !

— Mais elle porte votre nom !

— Elle ne le déshonorerait pas en travaillant, que je sache. J'ai travaillé, moi ! Pourquoi les femmes ne feraient-elles pas comme nous ?

La jeune fille resta un moment silencieuse.

— Mais, mon oncle, reprit-elle en affermissant sa voix, en attendant qu'elle trouve une position.

— Que ne l'aidez-vous, vous autres ? interrompit brusquement M. Bausset.

Gabrielle, pour la seconde fois, rougit profondément.

— Nous lui offririons une place à notre foyer si les ressources de mon père nous le permettaient, dit-elle.

— Et pourquoi ne vous le permettent-elles pas ? s'écria son impitoyable interlocuteur. Parce que ton père est un prodigue qui, après avoir mangé son patrimoine et celui de sa femme, a hypothéqué sa maison et se trouve sans cesse en retard pour le paiement des intérêts ! Et pendant ce temps, il s'habille comme un prince chez un tailleur de Paris, se nourrit délicatement, ne se prive de rien, et trouve commode de rejeter sur les épaules des autres le fardeau des parents pauvres !

Il serait difficile d'exprimer les sentiments de Gabrielle pendant cette tirade : la surprise et la douleur se confondaient dans son esprit. Elle oublia un instant sa cousine pour ne penser qu'à son père.

— Il a... hypothéqué la maison !... balbutia-t-elle avec effort.

— Ne le savais-tu pas ?

— Non, répondit-elle d'une voix faible.

Pour la première fois, elle entrevoyait vaguement que son père n'était pas l'idéal chevaleresque et aimant devant lequel elle avait été accoutumée à se prosterner.

— Je suis fâché de te l'avoir appris, puisque tu l'ignorais, dit M. Bausset avec une certaine compassion. Peut-être sera-ce pourtant un bien : si tu as de l'influence sur lui, tu pourras enrayer ses dépenses, et prendre soin d'intérêts qui sont les tiens, après tout.

Mais elle ne songeait pas à elle-même, la pauvre fille !

— Êtes-vous sûr de ce que vous venez de me dire, mon oncle ?

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.
AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 10 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : “ Feuilleton Illustré, Boîte 1980 B. P.”

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

63, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL